

L'escorte métalinguistique de « spread » dans les discours de vulgarisation économique traduits de l'italien vers le français : quels enjeux discursifs pour le traducteur ?

PASCALE JANOT
Université de Trieste

INTRODUCTION

Le présent article se propose d'analyser des discours de la presse économique et financière, ou discours de vulgarisation économique (désormais DVE), plus particulièrement les dispositifs construits par les journalistes-vulgarisateurs qui visent à rendre la terminologie compréhensible au grand public. C'est ce que nous avons appelé l'« escorte métalinguistique » (désormais EM), expression désignant l'activité métalinguistique de paraphrase qui se cristallise autour du vocabulaire spécialisé et empruntée à Agnès Steuckardt et Jean-Paul Honoré (2006 : 6). Mais cet article se propose également d'apporter quelques réflexions sur la traduction de l'italien vers le français du DVE : que se passe-t-il au niveau du terme et de son EM dès lors que le traducteur prend le relais de la vulgarisation ? Quels enjeux discursifs se présentent à cette voix qui vient s'ajouter, via le discours traduit, au cadre énonciatif complexe qu'est celui du discours de vulgarisation (désormais DV) ?

Pour tenter de répondre à ces questionnements, nous présenterons brièvement le cadre énonciatif du DV ; nous nous pencherons ensuite sur les spécificités du DVE et proposerons l'observation en discours d'un terme de la crise financière, l'emprunt anglo-saxon « spread », dans des corpus récents tirés de la presse italienne et de la presse française, puis dans un corpus traduit de l'italien vers le français.

1. LE CADRE ÉNONCIATIF DU DISCOURS DE VULGARISATION

Les discours de presse auxquels nous nous référons peuvent être classés dans la catégorie « éducation scientifique non formelle » et relèvent d'un certain degré de vulgarisation, de traitement journalistique visant à « populariser la science » (Jacobi 1999 : 147). Cela détermine un fonctionnement énonciatif global qui va d'un *intérieur* vers un *extérieur* et où, comme le dit Reboul-Touré (2004 : 197), « le vulgarisateur dialogue avec ses propres mots en prenant en considération deux extérieurs : le scientifique avec son discours et ses termes spécialisés et le lecteur évoluant dans une autre sphère discursive avec des mots courants ». S'opère alors un processus de « sortie » du cercle restreint de la communauté des spécialistes vers un public de non spécialistes supposé le plus large possible, qui produit une « mise en scène double de l'activité méta-énonciative », « [qui] *montre* le discours en train de se dire, [et qui] *se montre* en train de le transmettre » (Authier 1982 : 45).

Au sein de cette mise en scène, le terme, « trace » dans le discours tenu *hic et nunc* d'un discours scientifique ou technico-scientifique ayant été tenu avant et ailleurs, fait figure de pierre angulaire... et d'achoppement sémantique, comme l'affirme Mortureux (1982), pour qui la nécessité de la vulgarisation tient en effet à la présence, à la structure, au fonctionnement des terminologies :

Une des principales raisons – sinon « la raison » – alléguées pour justifier la nécessité de la vulgarisation tient à l'obstacle que constitueraient pour la diffusion des connaissances dans un large public l'existence, la structure et le fonctionnement, des « terminologies », ressenties comme autant de « jargons » par les non-spécialistes. Le traitement de ces terminologies est alors l'un des problèmes majeurs à résoudre ; or, un trait caractéristique de la vulgarisation, qui l'oppose à une traduction, c'est que des éléments de terminologie – c'est-à-dire des segments du discours-source – figurent dans l'énoncé vulgarisateur, en co-occurrence avec une paraphrase ; cela est particulièrement fréquent dans les discours contemporains [...] : les modalités syntagmatiques et syntaxiques de cette co-occurrence déterminent le fonctionnement sémiotique de la vulgarisation (Mortureux 1982 : 50).

Ce fonctionnement s'apparente, de ce fait, à un « discours rapporté » et ouvre tout grand le champ de la « polyphonie »¹ et de ses marques énonciatives et linguistiques. Les lieux du discours où s'opère le travail sur les mots de l'autre, points d'arrêt montré sur la chaîne discursive d'un signe dont le sens est à dévoiler, constituent ce que J. Authier-Revuz (1995 : 236) a appelé des « émergences locales de l'hétérogénéité montrée » et relèvent de la présence, repérable au fil du discours, d'un discours autre et « des images qu'en produit en lui-même le discours ». L'hétérogénéité montrée peut avoir des formes « non marquées du montré » et des formes « marquées » (Authier 1984 : 98), explicitement signalées, pouvant correspondre à du discours direct, à des guillemets, à des gloses indiquant une « non-coïncidence » de l'énonciateur avec ce qu'il dit :

¹ Voir Bakhtine (1977, 1984), Ducrot (1984), Maingueneau (1999, 2005), Rosier (1998, 1999).

Relativement au « cela va de soi » de la transparence, le dédoublement opacificateur de l'énonciation, qui la suspend, dit que, dans le discours tenu *hic et nunc*, tel de « ses » mots n'y est pas « de soi », en effet, mais « de l'autre », c'est-à-dire manifeste la rencontre par l'énonciateur dans les mots de son discours, des mots venus d'ailleurs (Authier-Revuz 1995 : 235).

C'est précisément sur l'un de ces points de rencontre entre l'énonciateur (le journaliste, d'abord, le traducteur ensuite) avec les mots « de l'autre » (le terme « spread ») que nous allons nous pencher, dans le cadre du DVE.

2. LES SPÉCIFICITÉS DU DISCOURS DE VULGARISATION ÉCONOMIQUE

Mais si le discours journalistique sur l'économie répond au cadre énonciatif dont il vient d'être question, il n'en est pas moins pourvu d'un certain nombre de spécificités qui le rendent original et qu'il est préalablement utile de rappeler.

Travailler sur le discours économique signifie, d'emblée, être confronté à un vaste espace terminologique qui rappelle la « galaxie de l'économie » de Flouzat Osmont D'Amilly et M. Pelé (2000 : 501), c'est-à-dire les différentes disciplines auxquelles la science économique a emprunté pour former son socle terminologique :

De nombreuses sciences ont fourni à la langue de l'économie concepts, termes et appellations les plus divers. Au titre de ces sciences génitrices, on peut citer : la mathématique, la physique, la statistique, la biologie, la gestion, le droit, l'art militaire, la chimie, la médecine, la géologie, la géographie. Se déplaçant d'une discipline à une autre, les termes économiques perdent parfois une partie de leur signification originale et subissent diverses transformations. D'autres, en revanche, s'enrichissent de significations nouvelles.

On peut classer les sciences auxquelles les emprunts ont été faits [et] distinguer trois groupes de sciences présentées par ordre décroissant d'utilisation :

1. La mathématique, la statistique ;
2. La gestion (comptabilité, finance...), le droit, la sociologie, la psychologie, l'art militaire ;
3. La physique, la chimie, la médecine, la géologie, la géographie (Flouzat Osmont D'Amilly, Pelé 2000 : 492).

D'une manière générale, ce qu'on appelle communément la « langue économique » se caractérise par la variété terminologique (marquée par la polysémie, la néologie, les emprunts, l'expression mathématique) et l'opacité, l'une et l'autre étant très étroitement liées :

La langue économique est une langue jeune, en développement rapide, par conséquent fortement néologique et incluant des termes techniques, témoignant ainsi d'une certaine opacité. Elle transmet des mots aux significations parfois différentes selon les écoles de pensées, ce qui peut impliquer une nécessaire bonne connaissance pour pénétrer pleinement le sens de certains termes. C'est aussi une langue au vocabulaire riche dû à la création de termes nouveaux, aux apports des langues étran-

gères ainsi qu'aux emprunts d'autres disciplines. En définitive, la langue économique contemporaine se caractérise par deux tendances essentielles : le recours à l'expression mathématique et l'influence de la langue anglaise. [...] Dans ce dernier cas, le mouvement semble irréversible, dans la mesure où la recherche économique subit une hégémonie linguistique anglo-saxonne. En effet, cette dernière dispose aujourd'hui, dans le monde de langue anglaise, des moyens humains et financiers les plus importants (Flouzat Osmont D'Amilly, Pelé 2000 : 499).

La prégnance de l'anglais, source d'opacité, s'est indubitablement accrue ces dernières années avec la crise financière internationale laquelle, née aux Etats-Unis de la crise des subprimes², a produit une constellation de termes anglo-saxons du domaine de la finance – *LBO*, *hedge funds*, *credit crunch*, *bail-out*, *private equity*, *junks bonds*, *rating*, *default*, *CDS*, *spread*, etc. – qui ont littéralement envahi l'espace public³.

Pour l'économiste P. Guesnerie, la mathématisation de l'économie, véritable « barrière du langage », tuerait toute tentative de vulgarisation dans l'œuf :

Le trait caractéristique de la discipline, le plus immédiatement perceptible de l'extérieur, est sans doute sa mathématisation. Les économistes aujourd'hui, dès lors qu'ils sont un tant soit peu « économètres », et [...] le terme s'applique à une large proportion de la profession, sont parties prenantes d'une culture scientifique dont les mathématiques constituent le langage emblématique. Par l'exclusion quasi linguistique que leur usage détermine, les mathématiques creusent un fossé entre la culture des disciplines qui l'adoptent et la culture de la plupart des sciences sociales, dont l'enracinement est au sens large, littéraire. Concrètement, [...] sociologues, historiens, anthropologues peuvent se lire et se lisent. Ils ne lisent pas les travaux scientifiques des économistes, du moins quand ils sont publiés dans des revues spécialisées de la profession [...]. Ainsi, l'amélioration de la communication au sein de la profession, qui est une des conséquences positives de sa mathématisation, contribue à son isolement (Guesnerie 2001 : 1057).

Et d'ajouter que « la mathématisation donne au dialogue des aspérités qui ne sont pas solubles dans la pédagogie et la communication » (*ibid.*).

Rapportée au DVE, cette « galaxie » informe un vaste espace « polythématique » et discursif hétérogène qui embrasse une multitude de champs à « degré de technicité » variable : théories/histoire/littérature économique/s, politique économique, bourse, finance, nouvelles technologies, import-export, commerce extérieur, etc. Ces domaines peuvent d'ailleurs correspondre aux « rubriques » au moyen desquelles la presse écrite sectionne le « monde économique » et qui lui permettent de structurer ses services (Duval 2000 : 65).

Le DVE est de ce fait aussi un discours extrêmement polyphonique et se caractérise par une démultiplication des voix des intervenants : le journaliste est en effet souvent amené à convoquer une vaste gamme d'« experts non savants »

2 Début attesté en juillet/août 2007 (Jacquillat, Levy Garboua 2009).

3 Voir sur le sujet Allignol, Vargas (2012).

(Maris 2002 : 119), ou spécialistes-acteurs, du monde économico-financier⁴, dont il orchestre les dires.

Ce cadre général, marqué à la fois par l'hétérogénéité et l'opacité, produit en discours une activité intense de reformulations autour de deux pôles : les discours rapportés des spécialistes-acteurs⁵, explicités ou commentés par le vulgarisateur, et les termes. Notre travail de thèse⁶ a pu mettre au jour que l'EM construite autour de ces deux pôles discursifs répond à trois types d'agencements (repérables tant en français qu'en italien⁷) chargé chacun d'un degré variable de didacticité. À titre d'exemples, observons quelques séquences contenant les termes « spread » et « subprime » :

a. Dispositif terme → EM (A → B)

[...] Nicolas Sarkozy tremble pour le triple A de la France, François Fillon est stressé par le **spread (la différence entre les taux d'intérêt) entre la France et l'Allemagne**, Bercy racle les fonds de tiroir pour plaire aux investisseurs. (*LExpr*, 1/12/11)

Dans cet agencement, le terme (« spread »), A, est suivi d'un ajout parenthétique contenant une périphrase définitionnelle, suivi à son tour d'une précision, « (la différence entre les taux d'intérêt) entre la France et l'Allemagne », B.

b. Dispositif EM → terme (B → A)

Il differenziale di rendimento (spread) è così sceso attestandosi a 309 punti a fine seduta (dai 320 della chiusura precedente). (*Sole24*, 8/03/13)

Ici, nous avons le mouvement inverse : « spread » (A), est précédé d'un équivalent italien, *differenziale di rendimento* (B).

c. Dispositif EM → terme → EM (B → A → B')

Accordés trop largement et sans contrôle aux Etats-Unis, les crédits immobiliers à haut risque ont entraîné des défauts de paiement dont les établissements financiers mondiaux subissent lourdement les conséquences. Où s'arrêtera la contagion ? C'est l'histoire d'une crise financière planétaire, dont personne n'avait anticipé ni l'ampleur ni l'impact. **Sous le terme barbare de subprimes se cachent des crédits immobiliers gagés sur la valeur des biens acquis, accordés à des ménages modestes, principalement situés en Californie, en Floride et au Texas.** (*LeMon*, 5/02/08)

4 Voir l'étude de Lebaron (2012).

5 Énoncés correspondant à des « séquence[s] verbale[s] de taille variable » (Charaudeau, Maingueneau 2002 : 222).

6 Intitulé « L'escorte métalinguistique et méta-énonciative des termes dans les discours de vulgarisation économique, et ses enjeux discursifs ». Thèse de Linguistique française (Université de Brescia) réalisée en cotutelle dirigée en Italie par Mmes Nadine Celotti (Université de Trieste) et Paola Paissa (Université de Turin) et en France par Mmes Florence Lefeuvre et Irma Behr (Université Sorbonne Nouvelle-Paris III), soutenue le 12 mars 2012 à Brescia.

7 Nous nous permettons de renvoyer à notre article (Janot 2012).

En (c), l'escorte métalinguistique est distribuée de part d'autre du terme « subprime » (A). Un équivalent français, « crédits immobiliers à haut risque » (B), est antéposé à A, quelques lignes plus haut, et une définition de A, « crédits immobiliers gagés sur la valeur des biens acquis, accordés à des ménages modestes, principalement situés en Californie, en Floride et au Texas », B', est postposée.

Ces trois agencements à extension variable, à l'intérieur desquels se déploie le travail de reformulation de la terminologie, travail s'apparentant à une traduction intradiscursive⁸, sont, somme toute, assez typiques des discours de vulgarisation⁹. Cependant, nous avons pu observer que les dispositifs explicatifs $B \rightarrow A$ et $B \rightarrow A \rightarrow B'$, qui relèvent d'un mouvement énonciatif allant d'un *intérieur* (les mots de l'énonciateur) vers un *extérieur* (le « mot venu d'ailleurs »)¹⁰ et qui correspondent à une démarche pédagogique de la part du vulgarisateur, sont moins présents que le dispositif $A \rightarrow B$ (le plus récurrent du DVE), qui relève du mouvement inverse (terme \rightarrow mots de l'énonciateur) et donc, d'une démarche moins pédagogique. Cela nous amène à une autre spécificité du DVE et à la question fondamentale de ses enjeux discursifs.

Car il a ceci de particulier qu'il se réclame historiquement d'une mission pédagogique – attestée par les études portant sur l'histoire du journalisme économique français¹¹ – et s'affiche comme un discours relevant d'une intention didactique, intention dont témoigne l'activité métalinguistique et méta-énonciative d'explicitation qui le caractérise, qui serait motivée par la barrière que constituent l'influence de l'anglais et des mathématiques. Mais, paradoxalement, les bonnes intentions et les efforts déployés et montrés en discours par le biais des dispositifs construits ne se traduisent pas par un pédagogisme réel et le DVE reste d'une opacité rebutante.

S'interrogeant sur l'« incapacité chronique » à se vulgariser du DVE et sur les conséquences sur le lecteur du confinement du discours économique à lui-

8 « On appelle “reformulation” l'opération essentielle de la traduction intralinguistique. Une reformulation est donc une opération métalinguistique correspondant à une tentative pour passer d'un niveau de discours (ésotérique, ou en langue de spécialité) à un autre niveau de discours (exotérique, ou en langue commune) » (Jacobi 2011 : 166).

9 Voir notamment Jacobi, Schiele (1988).

10 Nous reprenons la catégorisation de J. Authier-Revuz pour qui ces mouvements opposés traduisent un rapport du discours de l'un (l'énonciateur) au discours de l'autre, ou autre, différent. Dans X-Y, (notre $B \rightarrow A$), mouvement « centrifuge », l'énonciateur utilise ses mots et y ajoute « l'information que constitue la manière de dire de l'autre » ; dans Y-X, (notre $A \rightarrow B$), mouvement « centripète », au contraire, l'énonciateur « se situe d'emblée dans l'ailleurs des mots de l'autre, ailleurs dont il “revient” ensuite, ramenant à soi son discours par une traduction appropriée » (Authier-Revuz 1995 : 313). D'après l'auteure, l'agencement X-Y a tendance à caractériser les textes pédagogiques « assurant, pédagogiquement, le passage aux mots « de l'extérieur » appropriés à une chose, par une information préalable sur cette chose, donnée en mots « de l'intérieur ». L'agencement Y-X est au contraire celui du « pittoresque informatif » (*ibid.*).

11 Voir Riutort (2000).

même, P. Lejeune (2005 : 9) met au jour un autre obstacle, qui tient aux vrais enjeux de ce discours qui ne parvient pas « à donner aux lecteurs les moyens de se forger une opinion personnelle et responsable face aux discours abscons et uniformisant des décideurs de la sphère économique ». Partant d'un certain nombre de constatations, le linguiste soulève très clairement le problème, en rapport notamment au discours de vulgarisation scientifique :

- Arrivé à la fin d'un article, le lecteur non spécialiste [...] est généralement bien en peine [...] d'identifier ne serait-ce qu'un seul mécanisme économique que cet article l'aurait aidé à saisir (on n'en dirait pas autant de la lecture d'un article de vulgarisation scientifique lu par un non-scientifique) ;
- Les évolutions économiques se présentent comme les rouages d'une machine comptable désincarnée, sur laquelle le politique semble n'avoir aucune prise ; parallèlement, le lecteur se sent bien incapable de donner son point de vue personnel sur les questions soulevées, et davantage encore de contester celui du journaliste, d'où découle un sentiment frustrant d'aliénation vis-à-vis de la chose économique [...] (Lejeune 2005 : 8).

Et de conclure que l'objectif réel du DVE ne viserait pas à apprendre au public les tenants et les aboutissants de l'économie, car les « seules informations facilement accessibles que ces articles procurent concernent la “température” et les perspectives de l'économie [...] comme s'ils s'adressaient avant tout à des spéculateurs boursiers à l'affût du moment propice pour acheter ou vendre » (*ibid.*).

3. LE TRADUCTEUR DU DVE : UN CO-VULGARISATEUR ?

Venons-en à présent à la question du positionnement du traducteur, dès lors que sa voix vient s'ajouter à celles du journaliste et des intervenants éventuellement convoqués dans le discours médiatique. Relais-t-il, par exemple, la vulgarisation, en ce lieu du discours que constitue l'EM, lieu du déploiement du pédagogisme du vulgarisateur ?

Le corpus sur lequel est basée notre analyse, qui couvre une période allant de 2011 à 2013, est constitué d'articles tirés de la presse en ligne italienne (www.larepubblica.it; www.ilcorrieredellasera.it; www.ilsole24ore.it; www.lastampa.it), d'articles tirés de la presse en ligne française (www.liberation.fr; www.lefigaro.fr; www.lexpress.fr; www.lexpansion.fr) et d'articles traduits – par des traducteurs différents – de l'italien vers le français issus du site www.presseurop.eu/fr.

3.1 « SPREAD », UN TERME EMBLÉMATIQUE

Il nous semble que « Spread » est assez emblématique des deux tendances qui caractérisent la « langue » de l'économie : le recours aux anglicismes et aux mathé-

matiques puisqu'il désigne un écart¹² entre des taux d'intérêt, formulé en points ou en pourcentages.

Il faut toutefois préciser que la réalité à laquelle il renvoie n'a pas le même impact politique dans les deux pays. S'il a un « fort impact discursif externe » en Italie, c'est-à-dire une « forte visibilité médiatique liée au degré d'implication de l'événement dans les problèmes de société » (Beacco 2000 : 5)¹³, en ce sens que les oscillations du spread qui mettent concrètement en danger la solvabilité du pays sont relayées régulièrement par les médias, on ne peut pas en dire autant en France où l'écart entre les taux d'intérêt de l'Etat français et ceux de l'Etat allemand, beaucoup moins instable, semble avoir moins d'incidence sur la santé financière du pays et la perception qu'on en a.

Visiblement, cette situation se reflète dans les dictionnaires de langue, le terme étant lexicalisé en italien (Zingarelli 2013 ; Devoto, Oli 2013) alors qu'il ne l'est pas en français (le terme est absent du Petit Robert 2013). Cela signifie que le traducteur français ne peut compter que sur les banques et dictionnaires terminologiques. Mais que disent-ils ?

Le *Journal officiel* de la Commission générale de terminologie et de néologie propose comme équivalent français du terme anglais, « écart » :

Journal officiel du 22/09/2000

écart, n.m.

Domaine : FINANCES

Définition : Sur un marché d'instruments financiers, écart mesuré en taux d'intérêt entre les conditions qu'obtiendraient pour des opérations similaires des émetteurs différents.

<http://www.franceterme.culture.gouv.fr/FranceTerme/recherche.html>

Le *Grand dictionnaire terminologique*¹⁴ de l'Office québécois de la langue française préconise lui aussi « écart » comme équivalent français de « spread ». Notons qu'il est signalé que l'emprunt anglais « spread » est « souvent utilisé en français » :

12 Voir la définition du site www.lafinancepourtous.fr: « Spread (ou écart de crédit) : Terme anglais utilisé pour désigner la différence de taux d'intérêt d'une obligation avec celui d'une obligation de référence et de même durée, considérée comme la moins risquée. Le spread est d'autant plus faible que la solvabilité de l'emprunteur est perçue comme bonne. Les emprunts d'un Etat étant en général considérés comme les plus sûrs, on mesure généralement le spread des emprunts des entreprises par rapport à ceux de l'Etat correspondant. Mais il peut également exister des spreads entre les emprunts émis par différents Etats. Actuellement (début juin 2010), dans la zone Euro, ce sont les obligations émises par l'Etat allemand qui constituent la référence ».

13 Numéro de page de l'édition électronique.

14 <http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/index.aspx>

écart

Domaine

finance > valeurs mobilières

Auteur © Institut Canadien des Comptables Agréés, 2006

Article tiré du *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, version 1.2, reproduit sous licence.

Définition

Stratégie combinant l'achat et la vente simultanés d'options du même type (soit des options d'achat, soit des options de vente) portant sur le même sous-jacent, mais avec des échéances et/ou des prix d'exercice différents.

Notes

La stratégie utilisant l'écart permet de réduire le risque, mais elle diminue en même temps le potentiel de gain qui lui est associé.

Voir aussi : base 1, boîte, condor, différentiel de taux, écart baissier, écart calendaire, écart diagonal, écart haussier, écart sur options d'achat, écart sur options de vente, écart sur ratio d'options, écart vertical, option sur différentiel, papillon, swap à différentiel fixe.

L'emprunt spread est souvent utilisé en français.

On trouve également l'expression opération mixte.

Terme

écart

http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id__Fiche=505217

L'IATE¹⁵ (InterActive Terminology of Europe) propose quant à elle comme traduction française de « spread » italien, dans le domaine de la finance, « écart », mais aussi « spread » :

IT → FR (166 résultats, 1 seul domaine : finance/marchés financiers)

= écart, spread, opération mixte

FR (spread) → IT (105 résultats, domaines : finance/assurance)

= spread, margine, scarto, differenziale (fisso < spread fixe)

<http://iate.europa.eu>

¹⁵ <http://iate.europa.eu/switchLang.do?success=mainPage&lang=it>

Prenons à présent des discours tirés de la presse italienne et de la presse française et observons comment se construit l'EM de « spread ».

3.2.1 L'EM DE « SPREAD » DANS LE DVE ITALIEN

D'une manière générale nous avons pu constater que dans le DVE italien, « spread » circule le plus souvent sans EM, comme en (1) :

- 1) Forse non tutti lo sanno, ma in Nord Europa molti pensano che **lo spread** alto sia il frutto di un peccato cattolico. (CdS, 5/9/12)
... mais, il est parfois accompagné d'une EM, comme en (2), (3) et (4) :
- 2) In calo **lo spread: il differenziale di rendimento tra Btp e Bund tedeschi** si porta a quota 310 punti, ai minimi dalla tornata elettorale, con i titoli italiani che rendono il 4,5%, mentre l'euro passa di mano a 1,30 dollari. (LaRep, 7/3/13)
- 3) Così, gli dà atto che **lo spread (la differenza fra gli interessi sui titoli di Stato italiani e tedeschi)** si è abbassato. Ma attacca Monti sulla disoccupazione record e la crisi. (CdS, 24/1/13)
- 4) **Il differenziale di rendimento (spread)** è così sceso attestandosi a 309 punti a fine seduta (dai 320 della chiusura precedente). (Sole24, 8/3/13)

Lorsque le terme présente une EM, celle-ci est à extension variable et peut correspondre aux schémas $A \rightarrow B$ – en (2) et en (3) – ou au schéma $B \rightarrow A$ – en (4). L'équivalent italien récurrent est *differenziale di rendimento*¹⁶, comme dans les exemples (2) et (4). Dans l'exemple (3), l'explicitation a la forme d'un ajout parenthétique : *la differenza fra gli interessi sui titoli di Stato italiani e tedeschi*.

La situation qui se présente dans le discours italien est hétérogène et peut aller du terme + EM (équivalent ou périphrase définitionnelle) à « spread » sans EM, en passant par des formulations cryptiques où le terme prend la forme d'une extension qui pourrait être le résultat d'une contraction d'une EM : *spread tra Btp e Bund tedeschi*, en (5), et *spread BTP-Bund*, en (6) :

- 5) Chiude in calo **lo spread fra Btp e Bund tedeschi** a quota 306 punti, con il rendimento del decennale al 4,59%. (CdS, 8/3/13)
- 6) **Lo spread BTP-Bund**, che durante le contrattazioni è sceso al di sotto dei 250 punti base, ha chiuso l'ultima seduta della settimana a quota 254 (erano 260 giovedì scorso). (Sole24, 12/1/13)

Nous noterons en passant que la lexicalisation du terme n'empêche pas qu'une EM soit présente en 2013. Cela peut faire penser que le journaliste-vulgarisateur

¹⁶ Non cité dans l'IATE.

a le souci d'élucider le terme anglais en y accolant son équivalent italien et de se montrer comme celui qui sait.

3.2.2 L'EM DE « SPREAD » DANS LE DVE FRANÇAIS

Le discours français constitue un corpus comparatif et ce dans quoi le traducteur peut puiser. La situation est là aussi hétérogène. « Spread » peut apparaître tout seul :

- 7) Les obligations, qui portent un coupon fixe de 2,8%, ont été placées à un **spread** équivalent de 150 points de base au-dessus de l'Euribor un mois. (*LeFig*, 25/1/13)

ou accompagné d'une EM (selon le schéma A → B) sous la forme d'un ajout parenthétique, en (8) et (9) ou d'une note en bas d'article, en (10) :

- 8) Chiara Cremonesi, économiste de la banque Unicredit, fait valoir dans une note que l'opération survient «dans un environnement très positif pour les titres italiens, avec le **«spread» (écart avec le taux allemand, qui sert de référence, ndlr)** à 10 ans retombé récemment à environ 250 points (*LeFig*, 29/1/13)

- 9) [...] Nicolas Sarkozy tremble pour le triple A de la France, François Fillon est stressé par le **spread (la différence entre les taux d'intérêt) entre la France et l'Allemagne**, Bercy racle les fonds de tiroir pour plaire aux investisseurs. (*LExpr*, 1/12/11)

- 10) Le gouvernement Monti, dit «technique», justifié par la nécessité de «sauver l'Italie» du syndrome grec et de la montée inarrêtable du **spread (1)**, n'a pas été seulement une suspension temporaire de la politique [...]. (*Libé*, 25/2/13)

(1) L'écart entre le taux d'emprunt à dix ans italien et celui de l'Allemagne¹⁷.

Dans ces séquences, l'escorte correspond à une périphrase définitionnelle. En (8) et en (10), elle est introduite par le mot « écart », équivalent officiel pour « spread ».

Mais « spread » peut également être absent de la chaîne discursive. C'est le cas dans l'exemple (11) où le journaliste lui a préféré un équivalent français, « écart de taux », complété par une précision liée au contexte franco-allemand :

- 11) « La décision de Moody's de priver la France de son triple A se traduit, pour l'instant, par une correction à peine perceptible, explique Jean-Louis Mourrier, de la société de Bourse Aurel BCG. **L'écart de taux sur les obligations publiques émises pour dix ans entre l'Allemagne et la France** reste stable. Il n'y a pas le moindre mouvement de panique ». Voilà qui devrait rassurer le gouvernement. (*Libé*, 20/11/12)

¹⁷ Note en fin d'article.

Il est intéressant de constater qu'une même source peut proposer, à peu près à la même période, tantôt « spread » tout seul, tantôt « spread » + EM. C'est le cas dans les séquences (7) et (8) tirées du *Figaro* où, visiblement, le public ciblé n'est pas le même : les investisseurs en (7), qui n'ont pas besoin de l'EM de « spread » ; un public plus large en (8), à qui il est montré qu'en Italie on utilise le mot « spread » – le terme est surmarqué – et à qui on explique ce à quoi il renvoie.

Ce qui nous paraît digne d'intérêt ici, c'est que dans les exemples (8) et (10), où l'on parle de la situation en Italie, « spread », pointé par les guillemets et l'italique, est glosé par une note de la rédaction en (8) et par une note en fin d'article en (10). La séquence (8) est particulièrement intéressante car l'ajout parenthétique correspond à une traduction du discours rapporté d'une économiste. L'instance journalistique se montre ici en train de traduire le dire de l'autre.

3.3 « SPREAD » DANS LE DVE TRADUIT

L'analyse d'articles italiens contenant « spread » et traduits en français dans www.presseurop.fr, fait émerger deux cas de figure :

Dans le premier, « spread » est maintenu dans la traduction en français, comme dans les exemples (12), (13) et (14), mais il est suivi d'une EM (toujours selon le schéma A → B) créée de toute pièce et ajoutée par le traducteur. Elle est séparée du terme par une virgule ou juxtaposée entre parenthèses ou entre crochets :

12) Forse non tutti lo sanno, ma in Nord Europa molti pensano che **lo spread** alto sia il frutto di un peccato cattolico. (*CdS*, 5/9/12)

→

Vous ne le savez peut-être pas : en Europe du Nord beaucoup de gens pensent que **le spread, le différentiel entre le taux d'emprunt des pays "vertueux" et de ceux en mauvaise posture**, est le fruit d'un péché catholique. (*presseurop*, 7/9/12)

13) La minaccia **dello spread** è riuscita a farci prendere decisioni buone per l'economia; speriamo di non doverla paradossalmente rimpiangere di fronte a nuove instabilità della nostra politica. (*LaStA*, 14/3/12)

→

La menace exercée par **le spread [écart de taux avec les bons du trésor allemands]** nous a fait prendre de bonnes décisions sur le plan économique ; espérons de ne pas avoir à la regretter face à de nouvelles turbulences sur notre scène politique. (*presseurop*, 15/3/12)

14) Si sta giocando in Europa una partita assai complicata. I giocatori al tavolo sono a dir poco quattro: Monti, Draghi, la Bundesbank, la cancelliera Merkel. Ciascuno di loro ha una sua strategia e le alleanze nel corso della partita saranno variabili. Se il risultato sarà positivo ci sarà un alleggerimento **de-**

gli spread di Italia e Spagna, un costo minore dei rispettivi debiti sovrani e soprattutto un vincolo che il governo Monti trasmetterà ai governi che verranno dopo le elezioni; questo vincolo risulterà di altissimo valore per i mercati e di rafforzamento sia di Draghi sia di Merkel nella complessa partita che essi stanno giocando con i falchi della Bundesbank e con le forze politiche che li appoggiano. (*Rep*, 31/8/12)

→

La partie qui se joue en Europe est très complexe. Autour de la table, il n'y a guère que Quatre joueurs : Mario Monti, Mario Draghi, la Bundesbank et Angela Merkel. Chacun d'eux a sa stratégie et les alliances peuvent varier au cours de la partie. Si l'issue est positive, **les spread [le différentiel avec les taux de rendement de la dette allemande]** de l'Italie et de l'Espagne seront allégés, leurs dettes souveraines leur coûteront moins cher et, surtout, il en résultera un engagement que le gouvernement Monti transmettra aux gouvernements qui viendront après les élections [attendues entre novembre et avril prochains]. (*presseurop*, 31/8/12)

Nous pouvons voir qu'il n'y a pas d'EM dans le discours source italien et que celle qui est construite dans le discours cible rappelle la situation précédemment relevée dans le corpus monolingue français. Le traducteur adopte donc une démarche comparable à celle de l'instance journalistique – sans doute liée au fait que le terme n'est pas lexicalisé en français – qui tient compte du skopos et qui consiste à produire, pour son destinataire, une explicitation contenant l'équivalent français de l'emprunt, « différentiel » en (12) et (13) et « écart » en (14), qui va même jusqu'au commentaire simplificateur, comme en (12).

Dans le second cas de figure, le traducteur préfère à « spread » son équivalent français « écart », complété par une précision explicative, là aussi, construite par le traducteur et qui contextualise le terme :

15) Un mese fa **lo spread tra i BTp italiani e i Bund tedeschi** raggiunse i 413 punti base (ovvero il 4,13%). Senza un immediato intervento della Banca centrale europea il Governo italiano rischiava di perdere l'accesso al mercato e quindi di fare default. (*Sole24*, 4/9/11)

→

Il y a un mois, **l'écart entre les bons du trésor pluriannuels italiens et les Bund allemands** a atteint 413 points de base (c'est-à-dire 4,13%). Sans l'intervention immédiate de la Banque centrale européenne (BCE), le gouvernement italien risquait de perdre l'accès au marché économique, et donc d'être en cessation de paiement. (*presseurop*, 6/9/11)

Nous remarquons en (15) que le discours italien propose une extension du terme, *spread tra i BTp italiani e i Bund tedeschi* qui donne lieu, en traduction, à une extension explicative amorcée par l'équivalent français du terme anglo-saxon.

Cette configuration – qui consiste à opter en traduction pour une unité terminologique en langue française – est généralement privilégiée en traduction-veille¹⁸ où nous trouvons des séquences du type :

16) Ma soprattutto, per l'Italia è tornato a peggiorare drasticamente **il differenziale di rendimento - lo spread - dei Btp rispetto ai Bund, i titoli pubblici emessi dalla Germania.** (*Rep*, 26/7/11)

→

«La grande peur est toujours là, commente *La Repubblica*, et pire encore, **les écarts de rendement entre les obligations italiennes à dix ans et les obligations allemandes** qui atteignent 280 points, soulignent que l'Italie n'a jamais été aussi peu fiable. » (*presseurop*, 26/7/11)

En (16), la séquence italienne, qui répond à un agencement complexe de type B → A → B', où le journaliste prend soin d'insérer et de montrer (entre tirets), sur la chaîne discursive en train de se construire, le terme anglais, est rendue plus linéairement en français, où l'emprunt a disparu.

Nous avons pu remarquer que, dans la plupart des discours liés de près ou de loin à l'Italie – en (13) et (14) et peut-être indirectement aussi en (12) – « spread » est maintenu dans les articles traduits. Cela se vérifie également en traduction-veille, comme en (17) où nous passons de la forme contractée *lo spread Btp-Bund*, extraite de plusieurs articles du quotidien économique *Il Sole 24 Ore*, à une construction d'une EM (agencement A → B) où « spread » est inséré entre un pointage métalinguistique explicite du terme et de la réalité qui va avec – « tristement célèbre » –, qui dramatise le discours, et une définition, afin, supposons-nous, que les lecteurs non spécialistes de *presseurop* puissent mieux comprendre :

17) Il caos elettorale affossa Milano e le principali Borse europee, in una seduta che ha visto la speculazione tornare a prendere di mira la zona euro e i titoli di Stato dei Paesi periferici, con **lo spread Btp-Bund** che chiude a 344 punti [...] . (*IlSole*, 25/2/13)

→

Une fois encore, le risque politique sème la panique sur les marchés. **Le tristement célèbre “spread”, qui mesure la différence de taux de rendement entre les obligations d'Etat italiennes et allemandes**, s'est déjà envolé de 327 points. (*presseurop*, 26/2/13)¹⁹

Cette démarche, où on tend à conserver l'emprunt en traduction, nous renvoie à la situation relevée dans le corpus monolingue français et confirme la volonté, tant de la part du journaliste que du traducteur, de faire jouer la forme anglo-saxonne dans leur discours, d'intégrer la dénomination à la mise en scène

¹⁸ Un texte unique est établi à partir de plusieurs articles provenant de plusieurs sources. Sur la traduction-veille en général, voir Guidère (2007).

¹⁹ L'erreur, dans la traduction veille, dans le report du niveau de l'écart de rendement n'est pas de notre fait.

discursive pour faire « couleur locale » et de transmettre au lecteur l'idée que d'une part, en Italie, « on dit comme ça », que de l'autre, l'événement « spread » est spécifiquement ancré dans la réalité économique de ce pays.

Au niveau des composants de l'EM, la situation est hétérogène. En effet, l'équivalent français choisi par le traducteur peut varier et présenter des degrés de technicité variables, allant de « différentiel entre le taux » à « écart » (+ « de taux » ou « de rendement ») – privilégié notamment en traduction-veille lorsque « spread » est absent de la chaîne – en passant par « différence de taux ». Il correspond aux différentes solutions proposées par les banques et dictionnaires terminologiques.

CONCLUSION

Notre analyse de l'EM de « spread » dans des discours italiens traduits en français a permis d'observer que les discours sources italiens ont globalement tendance à privilégier « spread » tout seul ou des formulations cryptiques constituées de « spread » + « BTP-Bund », discours à l'intérieur desquels le journaliste-vulgarisateur peut néanmoins potentiellement être traducteur à ses heures et construire une EM.

Dans les discours traduits en français, nous avons relevé, au lieu d'émergence de l'autre dans le discours traduit, que le mot de l'autre n'est jamais livré à lui-même, contrairement à ce qui se passe dans le discours de départ : il est gardé à vue, escorté, ou revêt l'« habillage » (Authier-Revuz 1995 : 345) acceptable que lui a donné le traducteur sous la forme d'un équivalent dans la langue d'arrivée, qu'il juge adapté à son public.

L'agencement de l'EM construite par le traducteur répond le plus souvent au schéma A → B. Il semble qu'en traduction-veille, le traducteur, moins contraint par le texte de départ, prenne plus de libertés dans la façon d'agencer l'EM.

Par rapport au discours de départ, à l'intérieur duquel œuvre le journaliste « à ses heures traducteur », le traducteur *montre*, dans sa traduction, au moyen d'un balisage du sémantisme du mot de l'autre, une attention à la terminologie²⁰ et à son impact dans le discours source de même qu'une volonté de *se montrer* comme un co-vulgarisateur, comme celui qui prend le relais de la vulgarisation, et qui tient compte du skopos du discours cible.

20 De par sa formation, le traducteur est sûrement plus sensible à la langue que le journaliste. « [...] Il répondra à la demande de son commanditaire en explicitant ou adaptant si besoin est, il reformulera, réécrira, corrigera l'original s'il est déficient [...], mais il résistera généralement à la déformation. Dans le cas de la traduction veille, il pourra sélectionner des passages et en omettre d'autres mais il les rendra de la manière la plus neutre possible. Le journaliste, lui, s'attachera plus à l'effet et s'octroiera plus de liberté pour représenter l'événement en fonction de ses convictions ou des besoins du média pour lequel il écrit. » (Laveau-Olléon, Sauron 2009 : 6-7).

- Allignol Claire, Vargas Elodie (2012), « Crise financière et langue de spécialité : les mots des maux ou le dire d'une nécessaire vulgarisation », *ILCEA*, 15, <http://ilcea.revues.org/index1177.html>, consulté le 10/03/13.
- Authier Jacqueline (1982), « La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique », *Langue française*, 53, pp. 34-47.
- Authier Jacqueline (1984), « Hétérogénéités énonciatives », *Langages*, 73, pp. 98-111.
- Authier-Revuz Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Bakhtine Mikhaïl (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Editions de Minuit (1^{ère} éd., Moscou 1929, signée V. Volochinov).
- Bakhtine Mikhaïl (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Beacco Jean-Claude (2000), « Ecritures de la science dans les médias », *Carnets du Cediscor*, 6, pp. 15-24, <http://cediscor.revues.org/319>.
- Charaudeau Patrick, Maingueneau Dominique (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Devoto Giacomo, Oli Gian Carlo (2013), *Vocabolario della lingua italiana*, a cura di Serianni Luca, Trifone Maurizio, Firenze, Le Monnier.
- Ducrot Oswald (1984), « Polyphonie », *LALIES*, 4, Univ. de Paris III et ENS Ulm, pp. 3-30.
- Duval Julien (2000), « Concessions et conversions à l'économie. Le journalisme économique en France depuis les années 80 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131-132, pp. 56-75.
- Flouzat Osmont D'Amilly Denise, Pelé Martine (2000), « La langue de l'économie », in Antoine Gérard, Cerquiglini Bernard (dir.), *Histoire de la langue française 1945-2000*, Paris, CNRS Editions, pp. 491-501.
- Guesnerie Roger (2001), « L'économie, discipline au sein des sciences sociales ? », *Revue économique*, 5/52, pp. 1055-1063, <http://www.cairn.info/revue-economique-2001-5-page-1055.htm>, consulté le 9/01/13.
- Guidère Mathieu (2007), « Le traducteur-veilleur ou traduction et veille multilingue », *Traduire*, 215, pp. 44-62.
- Jacobi Daniel (1999), *La communication scientifique : Discours, figures, modèles*, Grenoble, PUG.
- Jacobi Daniel (2011), « Vulgarisation et traduction. Le cas des figures de discours à vocation analogique », in Londei Danielle, Callari Galli Matilde (dir.), *Traduire les savoirs, Transversales*, 26, Berne, Peter Lang, pp. 165-166.
- Jacobi Daniel, Schiele Bernard (1988), *Vulgariser la science*, Seyssel, Champ Vallon.
- Jacquillat Bertrand, Levy-Garboua Vivien (2009), *Les 100 mots de la crise financière*, Paris, PUF.
- Janot Pascale (2012), « Histoire d'une crise, histoire d'un terme : de quelques stratégies discursive autour du terme *subprime* dans la presse généraliste française et italienne », in Gautier Laurent (dir.), *Les discours de la bourse et de la finance*, Berlin, Frank & Timme, pp. 47-62.
- Lavault-Olléon Elisabeth, Sauron Véronique (2009), « Journaliste et traducteur : deux métiers, deux réalités », *ILCEA*, 11, <http://ilcea.revues.org/index210.html>, consulté le 27/02/13.
- Lebaron Frédéric (2012), « L'expertise économique en France dans les années 2005-2007 : le triomphe du modèle

- anglo-saxon ? », in Léglise Isabelle, Garric Nathalie (dir.), *Discours d'experts et d'expertise*, Berne, Peter Lang, pp. 133-152.
- Lejeune Pierre (2005), *Discours d'experts en économie : Des notes de conjoncture de l'Insee à la rubrique économique du Monde*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Maingueneau Dominique (1999), *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- Maingueneau Dominique (2005), *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin.
- Maris Bernard (2002), « Légitimation, autolégitimation, discours expert et discours savant », *Sciences de la société*, 55, pp. 109-121.
- Mortureux Marie-Françoise (1982), « Paraphrase et métalangage dans le discours de vulgarisation », *Langue française*, 53, pp. 48-51.
- Reboul-Touré Sandrine (2004), « Ecrire la vulgarisation scientifique aujourd'hui », *Actes du colloque Sciences, Médias et Société*, 15-17 juin 2004, Lyon, ENS-LSH, pp. 195-212.
- Rey-Debove Josette, Rey Alain Robert (dir.) (2013), *Le Petit Robert*, Paris, Le Robert.
- Riutort Philippe (2000), « Le journalisme au service de l'économie. Les conditions d'émergence de l'information économique en France à partir des années 50 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131-132, pp. 41-55.
- Rosier Laurence (1998), « Ces mots qui ne vont pas de soi et ces mots qui ne sont pas de soi », *Travaux de linguistique*, 32, pp. 155-167.
- Rosier Laurence (1999), *Le discours rapporté : histoire, théories, pratiques*, Paris/Bruxelles, Duculot.
- Steuckardt Agnès, Honoré Jean-Paul (2006), « L'emprunt et sa glose – Présentation », *Mots*, 82, pp. 5-8.
- Zingarelli Nicola (2013), *Lo Zingarelli : vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.